

Dr. Sollier

1848 - Observations pratiques

"C'est parmi les prêtres d'une religion qu'il est le plus difficile d'opérer des conversions, et c'est parmi les médecins que la lumière de l'homoeopathie pénétrera en dernier lieu."

(Desguidi)

"*L'homoeopathie se meurt! L'homoeopathie est morte!* Voilà, depuis quinze ans, le thème favori que nos adversaires ne cessent de répéter à tous propos, de moduler sur tous les tons; ils essayent ainsi de donner le change à l'opinion publique, en s'efforçant de substituer ce qu'ils désirent à ce qui est réellement. L'homoeopathie, ils la repoussent sans vouloir la connaître; elle est pour eux comme une lettre morte; et s'il arrive parfois que le bruit importun de ses succès vienne troubler la douce quiétude dans laquelle ils aiment à se prélasser, ils les nient avec une superbe assurance, en prétendant sérieusement qu'on ne peut admettre comme vérité démontrée ce que leur intelligence, à eux, est impuissante à comprendre, sans un examen préalable auquel ils refusent de se livrer avec une coupable opiniâtreté.

Heureusement pour la science et pour l'humanité, ces insinuations malveillantes, pour ne pas dire autrement, ont jusqu'ici trouvé peu de crédit auprès d'un public trop éclairé sur ses véritables intérêts, pour n'avoir pas confiance en l'avenir d'une doctrine qu'il voit chaque jour guérir, au moyen de ses petites doses tant ridiculisées, beaucoup plus sûrement, promptement, doucement, *tutò, citù, jucundè*, que ne le fait l'allopathie avec ses doses massives dont elle se montre si fière, nous ne savons pourquoi. Aussi, nos confrères ont beau se démener et débâter contre la doctrine des semblables; ils ont beau redoubler d'irrévérences envers son vénérable fondateur, dont les impérissables travaux ont, quoi qu'ils en disent, doté le monde médical d'importantes vérités jusqu'à lui méconnues ou ignorées, vérités qui nous donnent l'espérance justement fondée de voir la médecine, désormais affranchie du joug énervant des hypothèses, sortir enfin de ce vague désolant qui la déprécie aux yeux des gens du monde, et l'a fait classer, non sans raison, parmi les sciences conjecturales; malgré l'opposition virulente, acharnée qu'elle rencontre, l'homoeopathie, forte de ses succès, marche, marche toujours, jetant à ses adversaires, en échange de leurs sarcasmes, d'utiles enseignements qu'ils savent fort bien mettre à profit dans l'occasion, tout en feignant de les dédaigner.

Ce serait une curieuse et longue énumération que celle des nombreux emprunts que, journellement et sans lui en tenir aucun compte, l'allopathie fait à sa sœur cadette. Ce travail, nous n'y renonçons pas, ne serait-ce que pour ajouter une page de plus à la triste histoire des aberrations de l'esprit humain; nous l'ajournons seulement, désireux que nous sommes de répondre, pour notre part, à l'appel qui nous est fait de tous les côtés, car amis et adversaires semblent s'accorder en ce point que, les uns et les autres, ne cessent de nous répéter: des faits, des faits; donnez-nous donc des faits; rien de plus brutalement convaincant que les faits! Comme si les faits manquaient dans la science! Comme si, outre les cinq mille et quelques observations cas semblées dans les neuf volumes dont se compose la clinique de Beauvais, qui a paru de 1836 à 1840, il était un seul ouvrage parmi les nombreuses publications homoeopathiques qui n'en contienne plus ou moins! Eh bien! nous le demandons, qu'est-il advenu pour la propagation de notre belle doctrine de la publicité donnée à cette masse imposante d'observations pratiques?

Rien ou presque rien; nos adversaires, pour la plupart, les ignorent, ou, ce qui est plus grave, ils feignent de les ignorer.

Nous le disons avec franchise: dans notre pensée, autant les guérisons obtenues par l'homœopathie sont propres à démontrer aux hommes dégagés de toute prévention, que la doctrine des semblables est pleine de vie, de force, d'avenir, autant elles sont impuissantes à faire passer notre conviction dans l'esprit de nos confrères dissidents. Ceci est tellement vrai, que les hommes d'élite parmi eux (il en est et beaucoup, nous nous plaignons à le reconnaître), les hommes de cœur et d'intelligence qui ne craignent pas de voir et de juger par eux-mêmes, quelque fortement ébranlés qu'ils soient par les faits dont le hasard ou leur volonté les a rendus témoins, hésitent pourtant à se prononcer, par la raison toute simple que, dans une science telle que la médecine, on ne peut bien voir sans s'être fait au préalable une manière de voir; en d'autres termes, parce que les plus belles guérisons, les cas les plus probants, n'ont de valeur réelle qu'autant qu'il est possible à celui qui les observe de les rattacher aux principes qui en découlent et qui, seuls, peuvent en donner la mesure et la règle. Que nos confrères, procédant désormais en sens inverse de ce qu'ils ont fait jusqu'ici, veuillent bien se plier une fois pour toutes à étudier sérieusement notre loi fondamentale, considérée en elle-même et dans ses conséquences; qu'ils appliquent cette étude à l'appréciation des faits particuliers, et nous pouvons leur prédire sans craindre de nous tromper, qu'ils ne tarderont pas à venir se ranger sous les bannières de l'homœopathie, à prendre place au milieu de nous.

Quant à ceux en beaucoup plus grand nombre qui, se condamnant à une cécité volontaire, s'obstinent à fermer les yeux pour ne pas voir, à ceux- la que peuvent faire toutes nos observations de guérisons? Fidèles à leur vieille tactique, aujourd'hui comme par le passé, ils s'efforceront de les annihiler en cherchant à les expliquer à leur manière, à l'aide de leur éternelle supposition d'une intervention toujours favorable pour nous, de la nature, du régime, de l'imagination, etc. Il est vrai que ces armes, émoussées par un long usage, tant ils en ont abusé, restent impuissantes entre leurs mains; aussi les plus habiles se sont-ils avisés d'un moyen aussi adroit que facile qui, pour ce double motif, a été et devait être accueilli avec empressement. Ce moyen, le voici:

Supposez qu'un malade éprouve, à la suite d'un refroidissement, fièvre, douleur plus ou moins vive dans un point de la poitrine, respiration précipitée, anxieuse, toux avec expectoration de matières visqueuses, sanguinolentes ; que la percussion donne de la matité, l'auscultation du râle crépitant sec puis humide, auquel succède le souffle lunaire, etc. ; jadis il n'est pas un médecin qui, à première vue, n'eût diagnostiqué, dans ce cas, une pneumonie passant du premier au deuxième degré, de la splénisation à l'hépatisation rouge; aujourd'hui il n'en est plus tout-à-fait ainsi; nos adversaires ont trouvé le moyen démettre ordre à cela, de soutenir à la fois le pour et le contre, de dire oui et non, suivant le traitement employé, suivant aussi l'issue favorable ou funeste de la maladie. Exemple: Le médecin appelé se trouve-t-il entaché du vice d'homœopathisme, si son malade vient à succomber, oh! alors c'était une belle et bonne pneumonie, il n'y a pas à en douter; mais si par malheur il guérit, cette même pneumonie se transformera tout à coup, pour eux, en une légère inflammation bronchique, prise tout bonnement pour une grave inflammation pulmonaire, par ce pauvre médecin homœopathe, auquel ils délivrent ainsi libéralement un brevet d'incapacité, pour n'en être pas réduit à suspecter sa bonne foi.

Si, par contraire, il arrive qu'un autre malade atteint également de pneumonie bien et duement constatée par un confrère de l'ancienne école, très-compétent, comme on le sait, pour ce genre d'exploration, voyant son état empirer au fur et à mesure du nombre des saignées auxquelles on l'a soumis, s'adresse en dernier ressort à l'homœopathie, et que celle-ci vienne à le rétablir à l'aide de ses médicaments spécifiques, certes on ne pourra pas nier, dans ce cas, l'existence de la pneumonie, non; mais croyez-vous pour cela qu'on se décidera à accorder l'honneur de la cure aux remèdes homœopathiques ? Allons donc! vous n'y êtes pas. Avant de recourir à la

doctrine des semblables, ce malade n'avait-il pas été saigné, sangsue, venlousé à outrance? Eh bien! Quoique chaque soustraction de sang eût paru aggraver son mal au lieu de le guérir; quoique le mieux ne se soit prononcé qu'après l'administration des moyens homoeopathiques, nos adversaires vous soutiendront avec un aplomb imperturbable, que, puisque nos prétendus médicaments sont pour eux des substances absolument inertes, et que le malade n'est pas mort de sa pneumonie, ce sont les saignées seules et rien que les saignées qui l'ont guéri. Si cette étrange conclusion n'est pas puissamment logique, on contiendra qu'au moins elle est passablement commode.

Voilà où nous en sommes aujourd'hui. Est ce à dire que nous devons renoncer désormais à publier nos résultats pratiques, alors surtout qu'il nous est si facile de rapporter une foule d'observations choisies parmi les cas rebelles à tout l'arsenal d'une médecine qui affiche la folle prétention de se croire et de se dire la seule rationnelle? Telle n'est pas notre pensée. Un philosophe de l'antiquité, pour réfuter l'assertion erronée du sophiste qui niait le mouvement, se contenta de marcher devant lui. Cette réponse était péremptoire; c'était bien là ce qu'on appelle une démonstration par le fait, et pourtant le sophiste, loin de s'avouer vaincu, n'en persista pas moins dans ses dénégations. Que faire en pareil cas? Imiter ce philosophe; continuer, pour toute réfutation, à guérir nos malades, en dépit des sophistes qui, parce qu'ils veulent demeurer immobiles, refusent de croire au mouvement.

Première observation - Délire chantant.

Le 1^{er} octobre 1847, je fus appelé, à huit heures du soir, à la Vilette, pour y visiter madame R..., jeune femme de vingt-cinq ans, à peau blanche, à cheveux blonds, nourrissant elle-même son premier-né, âgé d'environ cinq mois. Alitée depuis plusieurs jours pour une irritation gastro-intestinale, que l'on avait combattue par la diète et une application de sangsues à l'épigastre, la malade, pressée par son appétit, avait fait dans l'après-midi un repas assez copieux pour occasionner beaucoup de malaises, suivis du vomissement des aliments ingérés; depuis ce moment elle tenait maints propos incohérents qu'elle débitait avec une incroyable volubilité.

À part ce phénomène singulier, l'état de Madame R.... ne m'offrit rien d'anormal; le pouls lui-même conservant un calme parfait, je ne crus pas devoir me permettre aucune prescription en l'absence de M. P..., son médecin, à qui je fis dire que je retournerais le lendemain.

La nuit se passa sans sommeil, ainsi, du reste, que les précédentes; vers le matin, un mutisme complet avait remplacé la loquacité de la veille, lorsque tout à coup la malade se prend à chanter des paroles sans suite, élevant de plus en plus la voix au fur et à mesure qu'on lui fait des remontrances pour l'engager à se tenir tranquille; indifférente à tout ce qui l'entoure, elle paraît uniquement occupée du soin de saisir les objets à sa portée.

Réunis auprès d'elle à dix heures du matin, je proposai à mon confrère l'emploi de la *bella-donne*, seul moyen qui me parût en rapport d'appropriation avec l'état de madame R....; il s'y prêta de bonne grâce; nous le prescrivîmes à la dose de 3/24 en solution dans 130 grammes d'eau distillée, à prendre une cuillerée toutes les trois heures, avec injonction expresse de les éloigner dès qu'il surviendrait de l'amélioration.

Je fus rappelé à minuit. Quoique la malade eût été plus calme vers la fin de la journée, on avait, en l'absence de M. P..., continué mal à propos et contrairement à ce qui avait été prescrit, la potion belladonnisée; aussi madame R... chantait-elle plus que jamais. Sûr que j'étais de l'appropriation du médicament et ne voyant là qu'une aggravation médicinale, je me hâtai de le supprimer et rassurai les parents effrayés, en leur annonçant, pour le lendemain, une guérison qui s'est réalisée et depuis ne s'est pas démentie.

Deuxième observation - Érysipèle à la face suivi de délire loquace.

Monsieur R..., âgé de quarante-quatre ans, demeurant aussi à la Vilette, était malade d'un érysipèle à la face, auquel on avait opposé des saignées et des révulsifs sur les extrémités

inférieures. Le sixième jour, au moment où la desquamation commençait à s'opérer, M. R... est pris, sans cause connue, d'un délire loquace très-gai, qui durait depuis deux jours lorsque je fus appelé.

C'était le 12 janvier dernier. Le malade ne présentait aucun symptôme morbide autre que le délire, et un léger boursoufflement des téguments de la face et du front qui avaient été envahis par l'érysipèle. Dans ce cas, comme dans le précédent, nul moyen ne convenait mieux que *belladonne*. Il me suffit de rappeler à mon confrère, M. P..., le succès récent qui avait suivi presque instantanément son administration chez madame R..., pour le décider à l'employer dans le cas actuel. La potion n'était pas achevée que M. R... me témoignait sa reconnaissance en des termes qui prouvaient son entier rétablissement.

Troisième observation - Névralgie temporale.

Madame R..., âgée d'environ vingt-quatre ans, était accouchée depuis deux jours de son deuxième enfant. Après un léger refroidissement, il survint une douleur à la fois élançante et pressive, qui occupait la tempe droite et s'étendait au front ainsi qu'à tout le côté droit de la face; la douleur procédait par paroxysmes irréguliers. Après de courtes et rares rémissions pendant lesquelles madame R... n'accusait qu'une sorte d'engourdissement dans les parties affectées, la douleur reparaisait avec une nouvelle intensité, surtout le soir et la nuit, et désespérait la malade en la privant de tout repos.

Tous les moyens que possède la médecine de l'école contre ce genre d'affection, furent tour à tour, et toujours vainement, mis en usage par le docteur R..., auquel s'adjoignit bientôt le docteur G..., ami de la famille. Le mal ne s'amendait pas, il augmentait au contraire. L'emploi de l'acétate de morphine par la méthode endermique fut alors proposé; madame R... s'y refusa nettement, ne pouvant se faire à l'idée de l'application d'un vésicatoire sur la tempe, qu'il faudrait au préalable dépouiller de ses cheveux, et manifesta le désir de recourir à l'homœopathie. Ces messieurs ayant bien voulu me désigner, je fus appelé le 13 septembre 1847, à neuf heures du soir, pendant un paroxysme des plus violents.

La journée avait été fort mauvaise, malgré ou peut-être bien à cause de neuf pilules de Mèglin, c'est-à-dire de 45 centigrammes d'extraits de valériane et de jusquiame noire et autant d'oxide de zinc sublimé, qui avaient été administrées depuis le matin. Dans cet état de chose, et la malade se trouvant plus tranquille quand j'arrivai auprès d'elle, je dus ne rien conseiller pour le moment, persuadé que j'étais que le médicament le mieux approprié ne pourrait convenablement développer son action pendant le trouble organique provoqué par d'aussi fortes doses de ces substances énergiques, et me bornai à prescrire une prise de *belladonne* 1/30 pour le lendemain.

D'abord ce médicament parut soulager; la journée fut assez bonne ainsi que la nuit; mais le lendemain les souffrances recommencèrent tout aussi vives que les jours précédents. Je crus devoir répéter *belladonne* 1/30, mais cette fois en solution dans 150 grammes d'eau, à prendre par cuillerées.

La malade souffrait toujours. Étonné de cet insuccès, je l'attribuai avec raison à une erreur dans le choix du médicament. Un nouveau relevé des symptômes m'apprit en effet que M^e R..., d'un caractère assez doux et point trop mélancolique, pleurait cependant avec la plus grande facilité pour le moindre sujet, et que la pâleur bien prononcée de la face, que j'avais attribuée à la suite des couches, dépendait d'un état chlorotique déjà ancien, pour lequel on avait eu souvent recours aux ferrugineux. Ces nouvelles données m'indiquaient la *Pulsatilla*; elle fut administrée en une seule fois à la dose de 2/30, et la névralgie cessa pour ne plus revenir.

Quatrième observation - Névralgie faciale.

Madame S..., âgée d'environ quarante ans, fille et sœur de pharmaciens distingués de cette ville, a souffert pendant longtemps d'une névralgie qui faisait le tourment de sa vie. La

douleur affectait à la fois ou tour à tour la tête, la face, la poitrine. Vainement lui opposa-t-on les saignées générales et locales répétées, les prétendus calmants qui ne calmèrent pas le moins du monde, le sulfate de quinine à hautes doses, etc., etc. Madame S... continua de souffrir jusqu'à ce qu'une grossesse, survenue en 1843, suspendit pour quelque temps la névralgie, qui reparut à la face peu après l'accouchement.

On revint à la quinine; sous l'influence de ce médicament, la douleur acquit un tel degré d'intensité que, depuis lors, la malade se refusa à tout traitement; puis, en désespoir de cause, voulant essayer de l'homoeopathie, sur la recommandation de son frère, elle me fut amenée le 3 juin 1844.

La douleur occupait tout le côté droit de la face en suivant plus particulièrement le trajet du nerf sous-orbitaire; plus vive d'ordinaire vers l'après-midi et le soir, elle était tantôt incisive, élançante, brûlante, tantôt pressive, crampoïde. La malade était à faire pitié, tant ses traits exprimaient la souffrance; pâle, amaigrie, défaite, les paupières supérieures voilaient en partie les globes oculaires auxquels de fréquentes contractions spasmodiques donnaient une apparence de strabisme; la vue était double; la bouche et même le nez étaient déviés et tirés vers l'oreille droite; la langue à demi-paralysée n'articulait que des sons confus; de violents vertiges rendaient la démarche chancelante au point que madame S... n'osait s'aventurer seule sur le pavé, tous les objets paraissant tourner autour d'elle.

Je donnai *Belladonne* 3/12 dans 200 grammes d'eau, à prendre par cuillerée le matin et le soir, en recommandant bien de s'arrêter aussitôt qu'il surviendrait quelque changement un peu notable.

Quatre jours à peine écoulés, c'est-à-dire le 7, madame S... put se rendre *seule* dans mon cabinet. Elle me dit en plaisantant, et sans aucune gêne dans la parole, qu'elle était redevenue grande fille puisque elle pouvait de nouveau marcher sans aide, et m'annonça avec une vive satisfaction que, depuis la veille, elle jouissait d'un calme qu'elle ne connaissait plus depuis bien longtemps. Je fis immédiatement suspendre le médicament, dont la moitié tout au plus avait été employée. Depuis lors, madame S... n'a plus souffert de sa névralgie.

Il est bon, je crois, de noter ici, pour l'édification des contempteurs des doses infinitésimales, que madame S..., qui a été guérie avec une aussi incroyable rapidité d'une névralgie déjà fort ancienne, par quelques globules de *Belladonne*, homœopathiquement préparée, avait pris antérieurement cette même substance à doses allopathiques sans aucune espèce de succès.

Qui aures habet audiendi audiat.

Cinquième observation - Gastralgie.

Pendant l'été de 1840, mon confrère, le docteur B..., se trouvant retenu chez lui par une légère indisposition, me pria de visiter un de ses amis, M. P..., fonctionnaire public, malade depuis longtemps d'une gastralgie qui l'obligeait fréquemment à garder le lit.

Ce malade, âgé d'environ quarante-cinq ans, était doué d'une belle constitution, quoique minée par la souffrance. J'appris de lui que se trouvant à Bordeaux, vers l'année 1830, il y contracta la gale; que, pressé de s'en débarrasser, il s'adressa à un pharmacien qui, ne voyant là qu'une affection locale, se borna à conseiller des frictions avec une pommade dont l'effet fut tellement prompt qu'en peu de jours il ne resta plus trace de l'éruption. M. P... s'applaudissait de ce beau résultat; mais sa satisfaction fut de courte durée; car, bientôt après, l'appétit devint variable, les digestions se dérangèrent, il y eut de fréquentes alternatives de constipation et de diarrhée; plus tard survinrent, surtout après les repas, des crampes d'estomac avec forte chaleur et sensation comme de brûlure qui s'étendait jusque dans la poitrine, soit prononcée, rapports tantôt nauséabonds, tantôt ayant le goût des aliments ingérés, nausées fatigantes, régurgitation de matières acides ou amères, flatuosités intestinales, etc.

Dire tous les moyens qui avaient été employés dans le cours de dix années contre cet état morbide, ce serait vouloir énumérer la longue kyrielle des agents que l'ancienne médecine a décorés des noms aussi prétentieux que mensongers d'antiphlogistiques, antispasmodiques,

calmants, anodins, etc. ; bornons-nous à signaler ici que ces moyens, inappropriés qu'ils étaient tant à la cause de la maladie qu'à ses symptômes caractéristiques, se montrèrent tout à fait impuissants à amener une guérison radicale, et ne produisirent qu'une palliation passagère, quand toutefois ils n'aggravèrent pas le mal. Aussi, M. P...., renonçant à toute médication active, avait-il fini par passer une sorte de compromis avec ce qu'il appelait son ennemi, en se condamnant à vivre de régime; mais chaque fois qu'il s'oubliait à table, ou que l'exercice de ses pénibles fonctions réclamait de lui une fatigue soutenue, des veilles répétées, ou une forte contention d'esprit, il survenait une exacerbation avec frisson, fièvre, embarras de la tête, chaleur à la face, etc., état qui ne se dissipait que peu à peu à l'aide du repos, de la diète et des bains domestiques prolongés.

Évidemment il y avait là quelque chose à faire, quelque chose autre que ce qu'on avait fait jusques alors. J'ai déjà dit que M. P.... était l'ami plutôt que le client du docteur B..., dont au reste le désintéressement m'était bien connu; aussi ne balançai-je pas à lui promettre que dès que son médecin serait relevé de son indisposition, nous tenterions de concert une cure que j'espérais pouvoir amener à bien.

Au bout de peu de jours, j'étais avec mon confrère B..., chez son malade, devant qui je fis dissoudre *Sulph.* 3/30 dans un demi-verre d'eau. Il me regardait faire ébahi, puis: "Quelle mauvaise plaisanterie, s'écria-t-il, et c'est avec cela que vous prétendez me guérir?" Sur ma réponse affirmative, il nous dit qu'à Bordeaux, il avait vu le docteur Mabit donner de ces *ba-bioles* là à ses malades, mais qu'au dire de ses confrères, il les perdait presque tous, ces prétendus remèdes ne pouvant faire ni bien ni mal. Ce langage, loin de me rebuter, me lit insister vivement auprès de M. P... pour l'engager à faire un essai dont, avec ses idées préconçues, il ne devait avoir rien à craindre; il finit par y consentir bien plus par complaisance que par conviction.

Le succès dépassa mon attente. Après la quatrième cuillerée, M. P.... éprouva de vives démangeaisons, particulièrement à la partie antérieure des cuisses et aux jarrets, là où jadis avait dominé l'affection psorique; après la sixième, apparut à ces mêmes parties une éruption psoriforme que je conseillai d'abandonner à elle-même, en suspendant l'usage du médicament ainsi que des bains domestiques. L'éruption se prolongea pendant près d'un mois en diminuant petit à petit. À dater du moment de son apparition, la santé de M. P... s'améliora tellement, qu'il put bientôt digérer sans difficulté aucune les aliments les plus indigestes. Il n'a quitté Marseille que deux ans après, et pendant tout ce temps, il ne s'est en rien senti de sa vieille gastralgie.

Sixième observation - Sciatique.

D..., cultivateur au quartier du Cannet, homme grand et robuste, âgé de quarante-six ans, sujet à de fréquentes coliques avec forts gargouillements, vint me consulter en août 1836, pour une sciatique qui le tourmentait depuis environ six mois, malgré l'emploi de diverses embrocations et l'application de trente sangsues, ainsi que d'un vésicatoire *loco dolenti*, qui lui avaient été conseillés par M. D..., son médecin.

D... accusait une vive douleur élançante, tiraillante à la partie postérieure de l'extrémité pelvienne droite, suivant le trajet du nerf sciatique, et une sensation d'engourdissement et de pression dans les articulations fémoro-tibiale et tibio-tarsienne du même côté; il lui semblait que ces articulations étaient serrées comme dans un étau, avec cette circonstance notable que l'engourdissement pressif dominait dans le genou pendant le mouvement, tandis que, au contraire, le repos l'augmentait dans le pied. *Coloc.* 3/12 pris en une seule fois le guérit en quelques jours.

Croira-t-on que, malgré la disparition rapide d'une affection qui durait depuis six mois et menaçait de se prolonger encore, il me fut impossible de persuader à D... que son prompt rétablissement était dû au médicament que je lui avais donné? C'est pourtant ce qui arriva. Il convenait bien volontiers que, peu après l'ingestion de *Coloc*, il avait cessé de souffrir, mais il

persistait à me soutenir que ma petite poudre n'avait rien fait, attendu qu'elle n'avait provoqué chez lui ni vomissements, ni selles, ni sueurs, etc. Qu'on vienne après cela, nous vanter la puissance de l'imagination sur des organisations aussi matérielles !

Septième observation - Ménopause; Habitude des saignées.

Parvenue à l'âge critique, Mme A..., d'une constitution vigoureuse quoique lymphatique, demeurant dans une petite commune des environs d'Aix, éprouva de fréquents vertiges avec forte coloration de la face, bouffées de chaleur, lassitudes, pesanteur, oppression au moindre mouvement; une saignée du bras et l'application de deux vésicatoires calmèrent ces malaises pendant quelques mois, après lesquels ils reparurent et nécessitèrent l'emploi des mêmes moyens; mais cette fois le calme fut de moins longue durée. Bref, au bout d'environ deux années de cet étrange régime, M^{me} A... en était arrivée au point d'être obligée de recourir à la saignée et aux vésicatoires tous les huit ou, au plus tard, tous les quinze jours.

Elle vint me consulter le 14 mai 1843. À ses malaises habituels s'était joint un affaiblissement marqué de la vue, sans doute occasionné par les pertes répétées de sang auxquelles elle avait été soumise; aussi, malgré la saison et quoique le pouls dur et plein fut, comme on dit, à la saignée, je lui ordonnai de s'abstenir désormais de toute évacuation sanguine et prescrivis *Acon.* 6/3 en solution à prendre par cuillerée le matin et le soir; puis, après un repos de huit jours, *Calc. carb.* 3/24 dans deux cents grammes d'eau, une cuillerée chaque matin.

Au moyen de ces deux médicaments alternés jusqu'à cinq fois à d'assez longs intervalles, du 14 mai au 14 décembre suivant, non-seulement Mme A... a pu, depuis lors, se passer des saignées et des vésicatoires, mais elle a recouvré toute sa vigueur première, malgré les sinistres prédictions de M. G..., son médecin, qui la menaçait sans cesse d'une prochaine attaque d'apoplexie, suivant lui, imminente.

Huitième observation - Exanthème chronique; Anasarque.

M. O..., âgé d'environ quarante ans, propriétaire, habitant à quatre lieues de Marseille, a eu force gourmes dans son enfance. En 1826, il lui survint une irruption générale, plus forte cependant aux membres inférieurs, consistant en de petites vésicules très-pruriteuses à la chaleur du lit principalement, d'où s'échappait, en les grattant, une sérosité corrosive qui, par la dessiccation, formait des croûtes d'un jaune sale, se détachant par plaques plus ou moins épaisses. Cet état durait depuis quatorze années, pendant lesquelles M. O... avait consulté divers médecins tant chez lui qu'à Marseille et à Aix, sans avoir pu se débarrasser de l'affection qui le tourmentait; aussi avait-il cessé tout traitement et s'était résigné à supporter son mal avec patience, lorsqu'il me fut présenté par un de mes clients, le 27 janvier 1840.

Je débutai par une potion contenant *Sulph.* 6/30, dont l'action prolongée donna lieu à une assez forte aggravation de l'exanthème, mais surtout du prurit. Cet état s'apaisa peu à peu jusqu'au 17 février que je donnai *Tinct. sulph.* gutt. j., à prendre en une seule fois. Sous l'influence de ce médicament, il s'opéra un changement notable; les vésicules devinrent moins nombreuses, les croûtes se détachèrent et le prurit cessa presque entièrement.

Le 10 mars, M. O... s'étant imprudemment exposé à un courant d'air froid après un exercice assez violent, fut pris d'anasarque active avec perte de l'appétit, soif prononcée, diminution de la sécrétion urinaire, dureté, force et fréquence du pouls, ce qui m'obligea à lui donner *Dulc.* 3/12, suivi de plusieurs doses *Acon.* à différentes dilutions.

Le 6 avril, l'anasarque avait disparu; il ne restait qu'un léger empâtement aux extrémités inférieures et quelques symptômes gastriques, tels que faim avec répugnance pour les aliments, goût acide après avoir mangé, constipation, etc., qui cédèrent à une dose *Nux vom.*, 3/24.

Pendant ce temps, de nouvelles vésicules étaient survenues aux jambes avec prurit et légère infiltration des pieds, que le malade ne pouvait parvenir à réchauffer, surtout la nuit au lit, ce qui me fit lui donner, le 2 mai, *Graph.* 3/18.

Le 5 juillet, l'état s'étant considérablement amélioré, je répétai *Graph.* à la dose de 3/24.

Le 3 août, il ne restait que quelques petites vésicules éparses çà et là, qu'une dernière dose *Graph.* 3/30 enleva en quelques jours.
L'exanthème ne s'est plus reproduit.

Neuvième observation - Scrofules, ulcères fistuleux à la région cervicale.

C..., journalier, âgé de quarante-cinq ans, vint me consulter le 22 décembre 1843.
Doué d'un tempérament éminemment lymphatique, ce malade me dit avoir été sujet, dans son enfance, à des croûtes à la tête et à l'engorgement strumeux des ganglions cervicaux, dont plusieurs se sont successivement tuméfiés, ramollis, puis ont suppuré, en laissant à leur suite des cicatrices caractéristiques. En ce moment, C... porte autour du cou, particulièrement aux parties latérales, un véritable chapelet de ganglions engorgés à différents degrés; il a de plus, entre les attaches inférieures du muscle sterno-cléido-mastoïdien du côté droit, ainsi qu'au bas de la fossette du cou, deux pertuis fistuleux d'où s'échappe une sérosité purulente; ils sont le résultat d'abcès dont l'ouverture spontanée remonte à un et deux ans. C... m'assure s'être soumis, d'après le conseil de divers médecins, à plusieurs traitements qui toujours sont restés inefficaces; lassé de ces insuccès multipliés, depuis longtemps il a cessé de réclamer des conseils.

Sous l'influence de six prises *Calc. carb.* 6/24 ou 30 administrées depuis le 22 décembre jusqu'au 7 février suivant, les ganglions commençaient à se ramollir en diminuant de volume, lorsque C... fut obligé de s'absenter.

A son retour, 28 juin, toute trace d'engorgement avait disparu; il ne restait que les points fistuleux qui rendaient beaucoup de pus séreux. Je donnai *Silic.* 3/24.

Le 22 juillet, l'ulcère situé au-dessus du sternum était cicatrisé, l'autre en voie de cicatrisation. Pas de médicament.

Le 7 août, je répétai *Silic.* 3/30.

A la fin du mois de septembre, C... était et est resté guéri.

Dixième observation - Ulcère fistuleux avec carie à la tubérosité interne du tibia.

Le 13 août 1847, Pierre Roux, ouvrier boulanger, âgé de trente ans, demeurant rue Belzunce, 27, se présente à ma consultation pour un ulcère fistuleux qu'il porte à la partie inférieure de la tubérosité interne du tibia du côté gauche. Voici les détails qu'il me fournit.

Né à Réalon (Hautes-Alpes), il n'a jamais eu d'autre maladie que la gale dont il fut atteint à l'âge de cinq ou six ans. A douze ans, il reçut un violent coup de pied à la partie qui est aujourd'hui le siège de l'ulcération. Il y survint beaucoup de gonflement auquel succéda un abcès volumineux, que le malade ouvrit lui-même. Un mois après, il était guéri, sauf qu'à chaque changement brusque de température, il a toujours ressenti depuis, à cette partie des douleurs plus ou moins aiguës.

Dans le mois de juillet 1846, ces douleurs devinrent tellement intenses, que Roux finit par ne pouvoir plus marcher qu'en se soutenant sur un bâton. Il eut alors recours aux conseils de M. le docteur D..., médecin d'une société de prévoyance dans laquelle il s'était fait recevoir depuis quelques mois; ce médecin lui ordonna une application de sangsues et l'emploi de divers emplâtres et liniments qui ne procurèrent aucun soulagement.

Après un mois passé dans son pays natal, Roux revint à Marseille vers la fin d'octobre; son état avait alors beaucoup empiré, et malgré l'apposition réitérée de sangsues au nombre de 280, il se forma une tumeur qui vint à suppuration; l'ouverture en fut faite par M. le docteur D... à la fin de novembre; elle donna lieu à l'issue d'une assez grande quantité de matière purulente, qui petit à petit fut remplacée par une sérosité rousseâtre.

La cicatrisation tardant à s'effectuer, la petite plaie fut sondée à plusieurs reprises, et l'on put constater la présence d'une esquille dont on tenta d'opérer l'extraction. Malgré l'emploi successif de mèches de charpie, de morceaux d'épongé préparée, de trochisques, malgré l'incision du trajet fistuleux, on ne put y parvenir. M. le docteur D... déclara alors (d'après le dire du

malade), qu'il ne restait d'autre ressource, pour éviter une grave opération, que de découvrir largement la partie de l'os affecté et de le cautériser avec un fer rougi à blanc. Sur le refus formel de Roux de se soumettre à ce moyen énergique, intervint, le 16 juin 1847, une décision de l'administration de la société dont il était membre, qui l'en déclarait exclu pour s'y être fait admettre alors que déjà il était atteint d'une maladie que l'on affectait de considérer comme incurable. Cette décision ayant été transmise, suivant l'usage, au grand conseil, celui-ci convoqua une consultation composée de MM. les docteurs A..., B..., et D..., dont le résultat fut la sanction pure et simple de la première décision.

Par une singulière coïncidence, la délibération du grand conseil parvint à Roux le 15 septembre, juste au moment précis où, grâce à l'homœopathie, il venait de reprendre son travail depuis si longtemps interrompu. Il avait suffi, en effet, de cinq potions contenant chacune une goutte *Silic.* 24 ou 30, employés intra et extra, du 13 août au 10 septembre, pour cicatrifier le trajet fistuleux et enlever toute douleur.

Enivré de ce succès inespéré, Roux ne tint pas assez de compte du conseil que j'avais dû lui donner de ne travailler qu'avec modération. Vers les fêtes de la Noël, époque de rude fatigue pour les boulangers, l'impatience de faire montre de la belle santé qu'il venait de recouvrer si inopinément, lui fit commettre l'imprudence de pétrir huit fournées, travail énorme qui fit rouvrir l'ulcère d'où s'échappa une petite esquille de consistance friable; après quoi, la cicatrisation se fit rapidement au moyen de deux doses de *Silic.*, et d'un repos de quelques jours.

Depuis trois mois, Roux n'a pas discontinué de travailler comme par le passé; il ne souffre plus, et sa santé ne laisse rien à désirer.

Nous nous bornerons, pour le moment, à ces quelques observations, qu'il nous eût été bien facile de rendre plus nombreuses. Telles qu'elles sont, elles suffisent à notre objet si, comme nous le croyons, elles portent avec elles leur enseignement. Aussi les livrons-nous avec une égale confiance, d'une part, à l'appréciation de tout médecin qui, jaloux de se faire, par lui-même, une opinion raisonnée sur la valeur pratique de notre loi des semblables et des principes secondaires qui en découlent, ne craindrait pas de se condamner à une étude longue, pénible, avec le désir sincère de chercher et de trouver la vérité; d'autre part, à l'interprétation malveillante de cette critique haineuse, passionnée, dont on nous donne le pitoyable spectacle; critique de parti pris, qui n'argumente qu'en se bouchant les oreilles, quand toutefois elle consent à argumenter, décidée qu'elle est à flétrir par avance ce qu'elle s'obstine à ne vouloir comprendre pas.

La médication par nous employée dans chacune des observations que nous venons de relater, ayant été constamment couronnée d'un plein succès, il nous serait peut-être permis de nous en prévaloir pour établir d'ores et déjà la prééminence du traitement homœopathique sur les moyens précédemment mis en usage par les confrères auxquels nous avons succédé; ce serait là, pour nous, l'occasion d'un facile triomphe; nous n'en voulons pas, nous n'en voudrions jamais. Les faits ainsi présentés, dépouillés de toutes données propres à démontrer les indications qui ont motivé le choix de tel ou tel médicament plutôt que celui de tel ou tel autre, pourraient tout au plus piquer un moment la curiosité, provoquer même une sorte d'étonnement, mais ils ne sauraient entraîner la conviction, et c'est là, nous l'avons dit, ce sera toujours là que tendront nos efforts.

Que les hommes sérieux auxquels nous nous adressons plus particulièrement, et que nous supposons quelque peu familiarisés avec les principes de noire école, ne dédaignent pas, non de feuilleter, mais de lire attentivement, de méditer la matière médicale pure de Hahnemann, celle œuvre colossale qu'il est du bon ton de dénigrer, impuissant que l'on est à la combattre avec quelque chance de succès, ils ne tarderont pas à acquérir la preuve des avantages immenses que l'homœopathie nous fournit dans le traitement des maladies. Ainsi, dans la pathogénésie de la belladone, ils verront que si cette substance a guéri avec tant de promptitude et

de sûreté M^{me} R... et M. B... (1^{re} et 2^e observations), c'est que les symptômes 455, 1164, 1348-56, 1361 qu'elle fait naître chez l'homme bien portant, correspondaient parfaitement au verbiage loquace, au mutisme, au délire chantant de M^{me} R.. (1^{re} observation), tout comme ses symptômes 180, 207, 1335, 1348, 1353, offraient la plus grande analogie avec l'érysipèle et le délire gai de M. R... (2^{me} observation). Ils pourront aisément se convaincre que si chez M^{mes} R... et S., (3^e et 4^e observations), atteintes l'une et l'autre de ce qu'on appelle banalement une névralgie, dénomination qui, d'après les habitudes de l'ancienne école, devait entraîner l'emploi de moyens à peu près les mêmes, la belladone qui a guéri si rapidement Mme S... (4^e observation), à cause de l'extrême ressemblance qui existait entre les symptômes de sa maladie et les symptômes pathogénétiques 1-5, 160, 170, 171, 213, 290, 296, 303-309, 379-81, 449, 453, n'a exercé qu'une action seulement palliative chez M^{me} R... (3^e observation), par la raison que, malgré la similitude que semblaient présenter au premier abord les symptômes 86, 91, 108, 116, 134, 171, cette similitude n'était pourtant qu'apparente, attendu qu'elle ne concordait ni avec le moral de M^{me} R..., ni avec son état chlorotique, ce que faisait très-bien au contraire la pulsatile qui, à l'avantage de présenter toutes les conditions d'une parfaite homœopathicité, joignait encore celui d'être un très-bon antidote des malaises que fait naître l'usage prolongé des préparations ferrugineuses trop fortement dosées.

La 5^e observation nous présente une gastralgie vainement combattue pendant dix ans par tous les moyens dont dispose l'allopathie, qui a cédé presque instantanément à une minime dose de soufre, médicament en complet rapport d'appropriation avec l'état morbide de M. P..., par les symptômes compris dans sa pathogénésie entre les chiffres 183 à 262 et 290 à 385, mais surtout par le symptôme 621 qui signale une éruption semblable à la gale dont la rétropulsion intempestive avait occasionné le triste cortège des désordres fonctionnels qui n'ont cessé qu'alors que l'organisme, convenablement sollicité par un agent spécifique, a pu reproduire une éruption psoriforme dont la durée a été passagère comme l'est toute action médicinale curative.

Le succès rapide qui a suivi l'administration de la coloquinte chez M. D... (6^e observation), s'explique facilement par l'exacte ressemblance qu'offraient les symptômes inscrits sous les numéros 16, 18, 73, 118, 169, 182, dans la pathogénésie de cette substance, tant avec les coliques et les borborygmes auxquels M. D... était sujet, qu'avec les douleurs d'élançements, de tiraillements le long du nerf sciatique, mais surtout l'engourdissement pressif au genou et au pied, qui s'aggravait ou s'améliorait alternativement par le mouvement ou le repos.

Il en est de même pour les 7^e, 8^e, 9^e, 10^e observations. Sans nous astreindre à un fastidieux étalage déchiffres, nous nous bornerons à conseiller de comparer les symptômes morbides offerts par les sujets de ces observations avec la symptomatologie fournie par l'expérimentation physiologique des médicaments employés tels que *Acon.*, *Calc. carb.*, *Dulc.*, *Graph.*, *Nux vom.*, *Silic.*, *Sulph.*; leur parfaite concordance donnera la raison suffisante de la guérison qui devait suivre et a suivi en effet l'application qui en a été faite d'après les principes professés par la doctrine des semblables.

Hâtons-nous de le dire, pour prévenir toute fâcheuse interprétation; on se tromperait étrangement si de nos paroles on voulait conclure que l'homœopathie consiste uniquement dans une comparaison mécanique de symptômes. Elle a bien une autre portée cette doctrine qui, à côté du diagnostic différentiel de l'affection morbide, a toujours soin de placer le diagnostic du médicament; ici, il ne s'agit pas, comme le fait trop souvent l'allopathie, d'opposer à un nom collectif de maladie, qui ne saurait en aucun cas faire la base d'une indication thérapeutique rationnelle, dans la véritable acception de ce mot, un ou plusieurs médicaments pris indistinctement parmi une foule de substances dont l'action physiologique n'est que peu ou point connue, et que la manie des classifications a groupés arbitrairement sous certaines dénominations très-générales; loin de là, le médecin homœopathe doit de toute nécessité interroger soigneusement l'organisme du patient, pour parvenir à faire un relevé exact de tous les symptômes en tenant

un compte égal des lésions soit de texture, soit de fonctions, soit de sensations; comparer attentivement cet ensemble de symptômes, avec la pathogénésie de tous les médicaments expérimentés sur l'homme sain; choisir parmi eux celui qui présente le plus de similitude ou d'homœopathicité; l'administrer toujours seul, attendu que du mélange de plusieurs substances médicinales qui se neutralisent réciproquement, il résulte inévitablement un composé doué de propriétés nouvelles, partant inconnues du praticien; le donner enfin à des doses telles que, sans perturber violemment l'organisme, il ait puissance de provoquer dans la partie malade, une réaction curative, c'est-à-dire, propre à ramener dans un juste équilibre la force vitale désaccordée. Voilà comment procède l'homœopathie, cette médecine des riens, ainsi qu'on affecte de l'appeler. Si nous ne nous abusons pas, les faits que nous venons de rapporter répondent victorieusement à cette ridicule assertion, en démontrant aux esprits les moins clairvoyants que la doctrine des semblables suit et peut guérir, dans l'occasion, beaucoup mieux et plus promptement que la médecine de l'école. Tous nos malades ayant été d'abord et sans succès traités par des confrères allopathes, on aurait mauvaise grâce à vouloir invoquer une erreur de diagnostic, pour pouvoir nier l'existence ou amoindrir la gravité de leur maladie; et si l'on prétendait arguer contre nous de cette circonstance même pour soutenir que la guérison est due aux traitements antérieurs, nous nous verrions forcés de rappeler que M^{me} S... (4^e observation) et MM. P..., O... et C...

(5^e, 8^e et 9^e observations), avaient depuis bien longtemps renoncé à toute médication. Que si, changeant de tactique, on voulait attribuer au régime l'honneur de la cure: nous répondrions que nous n'avons jamais prescrit que des aliments sains, dénués de toute action médicinale; si à l'imagination, nous demanderions quelle sorte d'influence l'imagination peut exercer sur des affections telles que celles mentionnées aux trois dernières observations, ainsi que sur des sujets aussi prévenus que relaient MM. P... et D... (5^e et 6^e observations); si à la nature, il serait par trop étrange que la nature pour guérir des maladies dont quelques-unes duraient depuis dix (3^e observation) et même quatorze ans (8^e observation), ait attendu patiemment le moment où ces malades se sont décidés, en désespoir de cause, à recourir à l'homœopathie.

Il est une dernière objection que nous n'abordons qu'avec une certaine hésitation, tant elle est délicate. Par un respect des convenances que chacun appréciera, nous avons dû ne désigner la plupart de nos malades que par leurs initiales; voudrait-on nous en faire un sujet de reproche, nous n'osons dire un motif de doute? Eh bien! comme nous ne redoutons aucune espèce de contrôle, nous prévenons ceux qui seraient tentés de nous les demander, que nous tenons à leur disposition les noms et demeures des confrères que nous avons remplacés, et dont nous ne craindrions pas au besoin d'invoquer le témoignage, assuré que nous sommes qu'il ne nous ferait pas défaut."

(Observations pratiques, par le D^r Sollier, Revue Homœopathique du Midi, publiée à Marseille par une société de médecins, tome 1^{er}, Marseille 1848, p. 185-195, 259-273)